



TENDANCE / HALLE SAINT PIERRE, LAM & MAISON ROUGE

LA FLAMBÉE DE L'ART BRUT

ENCORE MARGINAL IL Y A QUELQUES ANNÉES, L'ART BRUT REJOINT LES MEIL-
LEURES COLLECTIONS PRIVÉES ET PUBLIQUES AU MONDE. UN ENGOUEMENT
RÉCENT DONT TÉMOIGNENT PAS MOINS DE TROIS EXPOSITIONS ET UNE FOIRE
CET AUTOMNE. ENQUÊTE SUR LES RAISONS D'UNE TELLE ENVOLÉE...

PAR EMMANUELLE LEQUEUX





HENRY DARGER At Calmanrina

Toute sa vie, Darger créa dans le secret de sa chambre, et personne ne vit jamais ses milliers de dessins avant que le propriétaire de son appartement, à Chicago, le photographe Nathan Lerner, ne les découvre à sa mort. Aussitôt, il eut l'intuition de leur fulgurante qualité. On les retrouve aujourd'hui dans les plus importantes collections, à commencer par celle du MoMA de New York.

Entre 1930 et 1972, calque, crayon, encre et aquarelle sur papier, 61 x 96 cm.

Ils sont «l'autre de l'art», comme le rappelle joliment le titre de la prochaine exposition du LaM, le musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut de Lille Métropole. Des outsiders de la création qui, il y a encore peu, n'étaient exposés que dans des institutions aussi marginales qu'eux. Mais cela, c'était avant. Autodidactes, aliénés, prisonniers, médiums et fous de Dieu ont désormais les honneurs des meilleurs musées. L'actualité confirme la tendance : cet automne, alors que la Maison rouge, à Paris, dévoilera un petit pan (400 œuvres) de l'immense collection d'art brut de Bruno Decharme (la plus grande au monde, avec ses 3500 pièces), la foire Art Outsider contribuera un peu plus, en marge de la Fiac, à faire entrer ces artistes dans le marché. Quant au LaM, déjà évoqué, il mettra à l'honneur une nouvelle fois sa collection fabuleuse d'art brut.

Ce musée, riche également de chefs-d'œuvre cubistes, fut précurseur en ce domaine. Alors qu'en France, seule la Halle Saint Pierre défendait ces pratiques que l'on qualifie tour à tour d'outsider, ésotériques, visionnaires, folk ou

singulières, il reçut en 1999 la riche collection de l'Aracine. Une association qui, depuis sa création en 1982, avait rassemblé 3900 œuvres de 170 artistes, sur lesquels personne ne daignait jeter un œil. Augustin Lesage, Adolf Wölfl, Henry Darger ? Qui donc, dites-vous ? Réunis sous le label «art brut» par Jean Dubuffet après guerre, ils sont aujourd'hui reconnus à l'égal des plus grands avant-gardistes. André Breton et quelques illuminés avaient certes ouvert la voie en célébrant leur beauté convulsive. Mais ils prêchaient dans le désert. Idem pour la Collection de l'art brut de Lausanne, merveilleux musée qui hérita des trésors de Dubuffet et conserve aujourd'hui plus de 60 000 pièces de 1 000 auteurs. Même l'intérêt pionnier qu'y porta l'éminent commissaire d'exposition Harald Szeemann – dès les années 1970 ! – ne put y faire grand-chose.

Il fallut attendre que le Museum of Everything fasse le tour de l'Europe, à partir de 2009, pour que le milieu de l'art commence à faire tomber ses œillères. Du prolifique sculpteur indien Nek Chand à l'Américain William Scott, ce musée itinérant dévoilait en réalité la collection d'un

amateur passionné, James Brett, de manière foutraque et sans rigueur scientifique. Mais c'est la Biennale de Venise de l'an passé qui a définitivement légitimé le mouvement. En confrontant les visions médiumniques d'Augustin Lesage ou Emma Kunz à des figures reconnues comme Cindy Sherman ou Tino Sehgal, son directeur, Massimiliano Gioni, a définitivement installé l'art brut comme catégorie essentielle de l'art moderne et contemporain. La galerie spécialisée Christian Berst, installée à Paris depuis 2005, a profité elle aussi de cet intérêt nouveau et la revue bilingue *Hey!*, créée en 2010, a connu un succès fulgurant. Pendant ce temps, l'Outsider Art Fair, créée à New York dès 1993 et débarquée à Paris l'an passé, commence à récolter ses fruits. Bref, tout se passe comme si le monde de l'art, soudain, avait senti la nécessité de s'enrichir d'autres approches, de s'offrir à d'autres dérangements. Un phénomène non dénué de cynisme, qui irrite certains collectionneurs de longue date, comme Antoine de Galbert (fondateur de la Maison rouge) qui, dès ses premières acquisitions il y a vingt ans, ne mettait aucune frontière entre les uns et les autres.



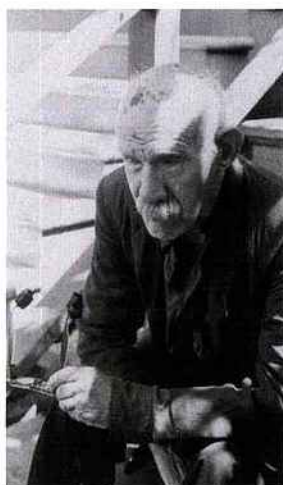
HENRY DARGER

At Jennie Richee

They Attempt to Hide in Fiddle Cases of Huge Size...

Dans ses dessins fantasmagiques rehaussés à la gouache, l'artiste se met en scène en tant que capitaine Henry Darger, chef d'une organisation de protection de l'enfance, qui tente de sauver des fillettes des terribles assauts menés par le peuple esclavagiste des Glandéliniens. Une manière pour lui de se soigner de sa propre enfance, ô combien malmenée.

Entre 1950 et 1960, gouache et mine de plomb sur papier, 48 x 178 cm.



HENRY DARGER

PROTECTEUR DE FILLETES HERMAPHRODITES

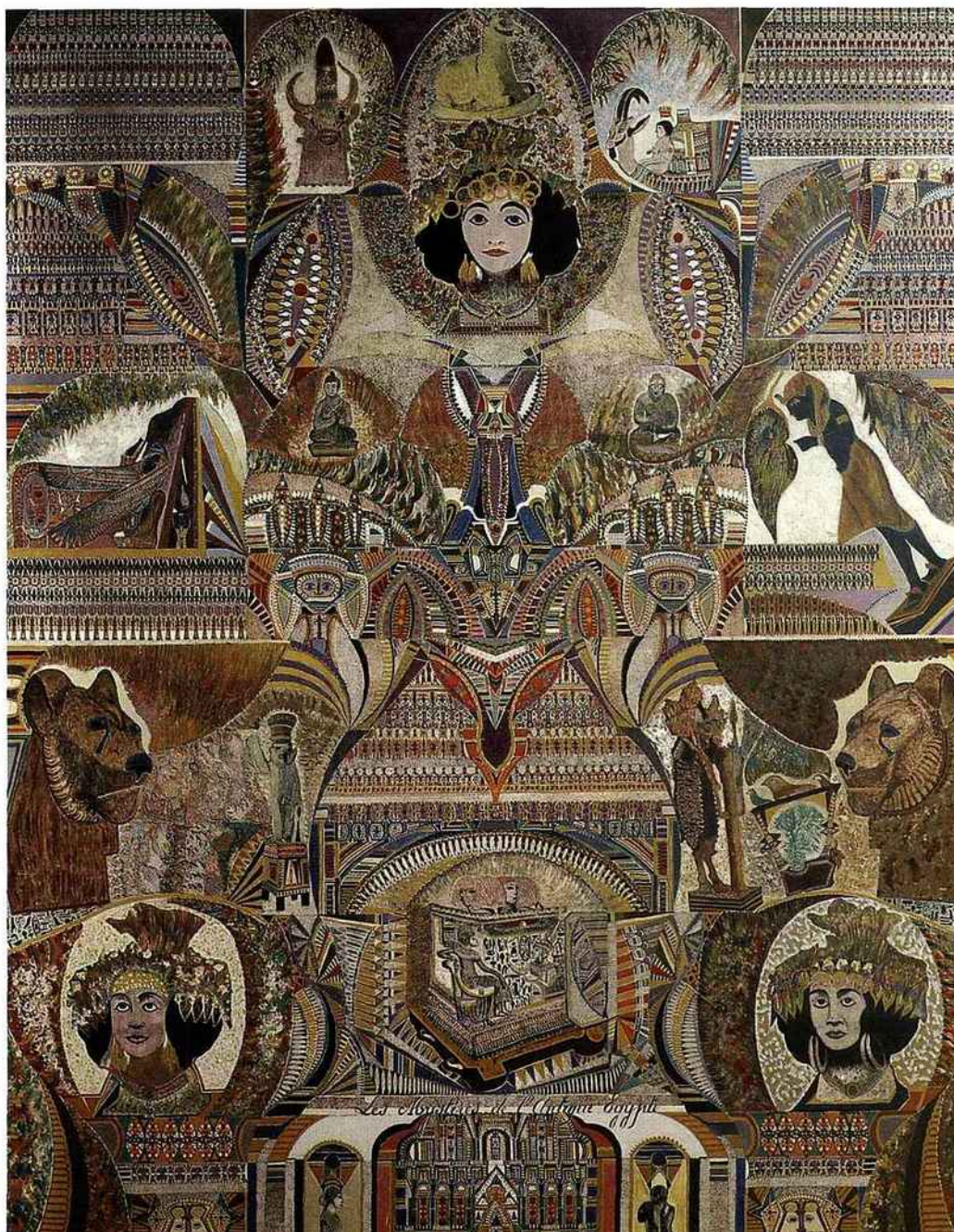
Son enfance s'est perdue dans le drame, de foyers violents en asiles pour enfants attardés. Et toute sa vie, Henry Darger (1892-1973) s'en est souvenu. Chaque nuit, cet Américain quittait l'hôpital qui l'employait pour laisser aller son imagination terrible et composer un roman dessiné, *l'Histoire des Vivian Girls dans ce qui est connu sous le nom des Royaumes de l'Irréel et de la violente guerre glandéco-angelinienne causée par la révolte des enfants esclaves*. Une saga fascinante et parfois difficile à regarder, où des fillettes pourvues d'un phallus et d'une innocente jupette affrontent des adultes cruels qui les réduisent en esclavage, les soumettent à la torture ou les assassinent. Ce n'est qu'après sa mort, en 1973, que le propriétaire de son appartement à Chicago, le célèbre photographe du New Bauhaus Nathan Lerner, découvre par hasard cette œuvre secrète. Dessinées recto verso, agrémentées de collages, ces planches panoramiques aux couleurs acidulées se composent en quinze volumes. Soit 15 145 pages aujourd'hui dispersées dans les meilleures collections. E.L.



AUGUSTIN LESAGE

LA GUEULE NOIRE QUI ENTENDAIT DES VOIX

«Je sais bien que je ne puis rien peindre si je ne me mets pas sous l'influence des Esprits [...]». Si je suis dans la solitude, j'entre dans une sorte d'extase. On dirait que tout vibre autour de moi. J'entends des cloches, un carillon harmonieux, tantôt loin, tantôt près, cela dure pendant tout le temps que je peins.» Augustin Lesage (1875-1954) évoque ainsi le temps de sa création. Depuis que, en 1912, ce mineur du Pas-de-Calais entendit des voix lui annonçant qu'il serait peintre, il se mit à produire des toiles inspirées par ses séances de spiritisme et d'hypnose : ses images foisonnantes, saturées d'ornementations et de symboles ésotériques ou égyptiens (de scarabées en dieu Horus), résonnent avec celles de deux de ses fameux acolytes, Victor Simon et Fleury-Joseph Crépin. **E.L.**



AUGUSTIN LESAGE *Les Mystères de l'Antique Égypte*

Horus, lions et pharaons empruntés à l'Égypte ancienne se mêlent ici à l'iconographie bouddhiste et aux mandorles de l'art roman (ovales en forme d'amande dans lesquels s'inscrivent des personnages sacrés), pour faire fourmiller ce magnifique dessin de mille références ésotériques.
1930, huile sur toile,
143 x 113 cm.

ADOLF WÖLFLEI

LE VOYAGEUR IMMOBILE

Toute sa vie, le Suisse Adolf Wölfli (1864-1930) a parcouru le monde. Découvert New York et l'Australie, navigué sur l'Amazone, épuisé le Pacifique. Pourtant, ce grand explorateur ne quitta jamais sa cellule de l'hôpital psychiatrique de Waldau, à Berne. Exécutés de 1895 à sa mort, en 1930, 1 600 dessins et autant de collages témoignent de ces périples imaginaires, ainsi que 25 000 pages de récits rédigés d'une écriture quasi runique. Ce voyageur des nuits d'hiver de l'esprit a composé une infinité de labyrinthes et de cartes, ornés de mandalas, qui mènent finalement au Méridien Sud, continent qu'il inventa pour abriter les séismes de son inconscient. **E.L.**

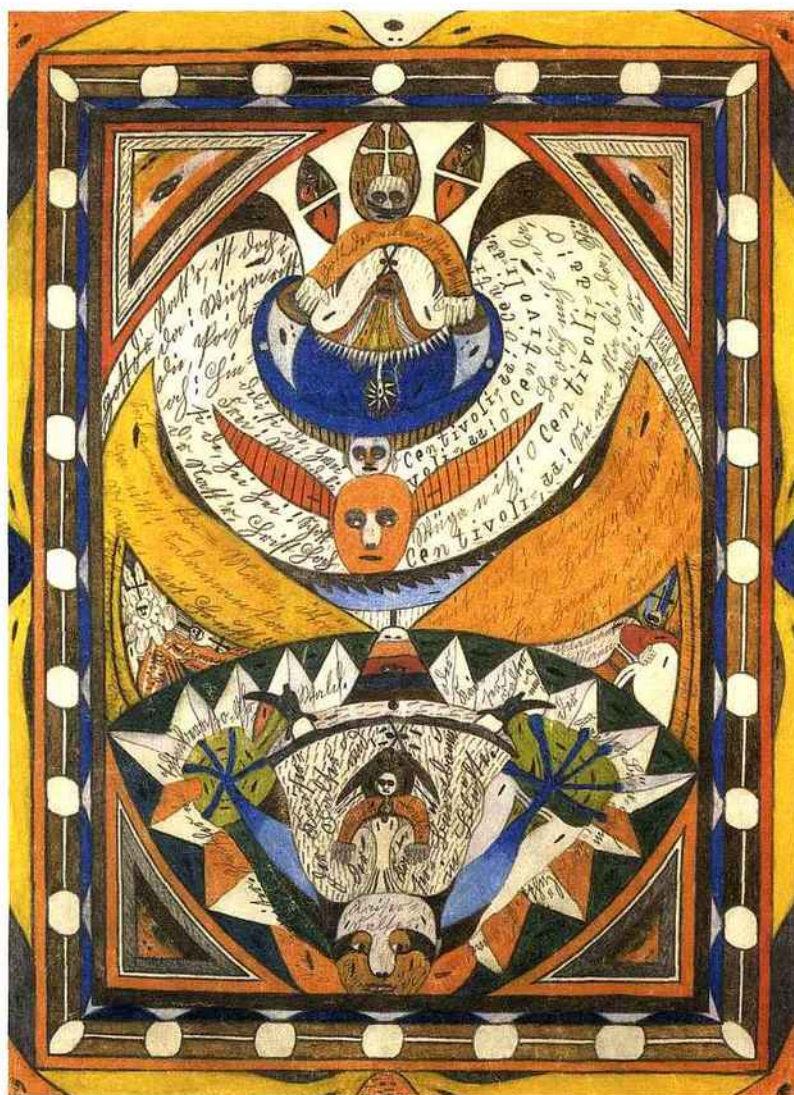


Voici donc que s'ouvrent à tour de bras les musées dévolus à cet art singulier. Dernier en date, la Oliva Creative Factory, dans la petite cité de São João da Madeira, au Portugal, a ouvert ses portes en juin dernier, pour dévoiler la collection de Richard Treger & António Saint Silvestre – qui eurent une galerie d'art singulier rue Mazarine, à Paris, de 1986 à 2009 –, ainsi que celle, plus anecdotique, de Norlinda & José Lima. S'y pressent les Adolf Wölfli, Oskar Voll, Carlo Zinelli et l'incoronable Henry Darger que l'on se doit de retrouver dans toute collection d'art brut. Les expositions se multiplient. Récemment, la Hayward Gallery de Londres a monté l'exposition «An Alternative Guide to Universe», fourmillant des inventions schizoéphrènes de Karl Hans Janke, des étranges photos d'Eugene von Bruenchenhein, dont les mises en scène de sa femme en pin-up furent l'une des révélations de Venise 2013, ou des déroutants autoportraits de Lee Godie, sans-abri décédée en 1994, qui cédait ses clichés contre 30 dollars : ils en valent aujourd'hui plus de 15 000.

UNE LÉGITIMATION BIEN TARDIVE

Les plus grands musées ne sont pas les derniers dans la course. Il faut dire qu'ils ont un sacré retard à rattraper. Certes, Alfred Barr, premier directeur du MoMA, reconnaissait cet art que l'on ne disait pas encore brut comme l'un des trois grands mouvements de la modernité esthétique. Et le prouva, en 1938, en consacrant une exposition aux «maîtres de la peinture populaire» (parmi lesquels Séraphine de Senlis). Mais l'institution new-yorkaise confia ensuite le soin d'exploiter ce champ à son voisin, le Folk Art Museum, qu'il a depuis annexé. C'est là qu'ont lieu des monographies mémorables d'Henry Darger (2001), Adolf Wölfli (2003) ou Martín Ramírez (2008). Si le MoMA fait des efforts, ils restent mineurs. En 2012, il acquiert 13 dessins magistraux de Darger. Mais guère plus...

C'est ainsi que l'éminent critique d'art du *New York Times*, Jerry Saltz, en appelle, à l'occasion de l'Outsider Art Fair de 2013, à une prise de conscience : «Musées, il est temps pour vous de rompre avec les anciens chauvinismes. Vous n'avez plus d'excuses. Vous êtes du mauvais côté de l'histoire. Vos définitions de l'art sont réductrices et insulaires alors qu'elles devraient être inclusives et en expansion. Vous allez droit dans le mur!» Certaines institutions américaines sont plus audacieuses, tels les musées de l'Université d'Harvard, qui ont reçu en donation la collection Didi & David Barrett (laquelle compte de très beaux Bill Traylor ou Howard Finster), ou le Philadelphia Museum



ADOLF WÖLFLEI *Sans titre*

C'est tardivement que Wölfli, qui travailla longtemps à la mine de plomb, découvre la couleur. Un nouveau monde s'offre à lui, ses formes se relâchent légèrement, et le collage fait son apparition, à partir d'images empruntées au journal *l'Illustration* ou à différents atlas.
1916, mine de plomb et crayon de couleur sur papier, 67,8 x 47,2 cm.



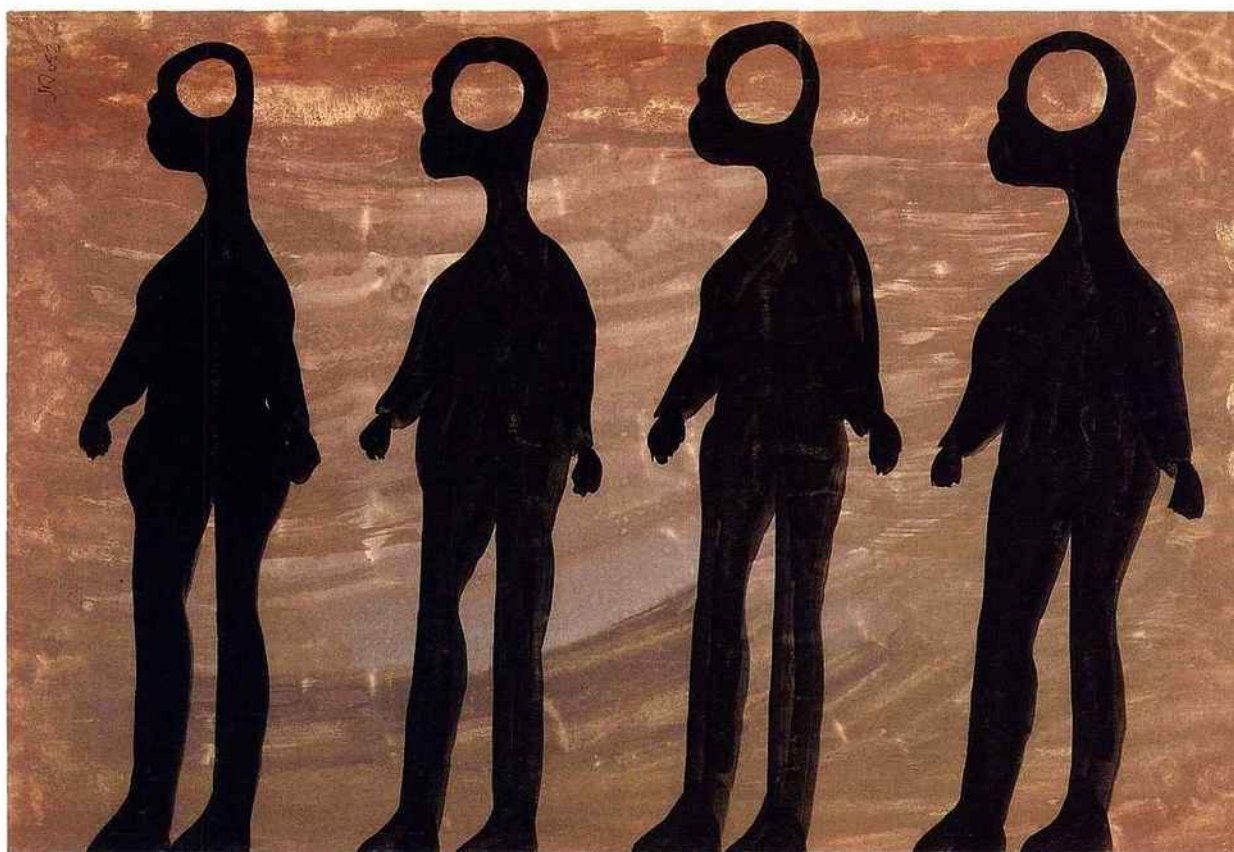
CARLO ZINELLI GÉNIE SCHIZOPHRÈNE

Leurs visages sont transpercés de trous ou d'étoiles. Comme un écho à sa pensée meurtrie de schizophrène, Carlo Zinelli (1916-1974) passa une grande partie de son existence dans un hôpital psychiatrique à Vérone. C'est là que cet analphabète découvre l'expression artistique, grâce à un atelier monté par l'artiste Mario Marini. Il se lance alors dans une série de dessins denses, où il explore son rapport très singulier à la nature, assorti de nombreuses fulgurances sexuelles et symboliques. L'écrivain Dino Buzzati fut le premier à repérer son talent, dès les années 1950. Il est aujourd'hui reconnu comme l'une des figures universelles de l'art brut. **E. L.**

CARLO ZINELLI *Sans titre*

«Sono dei veri artisti»: ce sont de vrais artistes, clamait l'écrivain Dino Buzzati. Il fut l'un des premiers à reconnaître le génie de Zinelli, dont il salue «l'extrême liberté et le refus de tout point d'appui».

1962, gouache sur papier, 35 x 50 cm.



of Art, qui devrait accueillir celle de Jill & Sheldon Bonovitz (riche de William L. Hawkins, Simon Sparrow ou encore Martín Ramírez). Quant au Milwaukee Art Museum, il recèle une magnifique série de toiles haïtiennes et conserve la plus grande somme d'art autodidacte aux États-Unis, grâce aux Henry Darger et autres Minnie Evans légués par Anthony Petullo. Quant à Paris? Le Centre Pompidou ne semble pas sensible pour l'instant à la question. C'est plutôt sur le musée d'Art moderne de la Ville de Paris qu'il faut compter actuellement. Lequel devrait bientôt mettre en lumière ses récentes acquisitions de deux géants, Henry Darger et Marcel Storr. Mais en passant d'outsider à insider, l'art brut pourra-t-il préserver son âme? ■

3 EXPOSITIONS BRUT DE BRUT ET UNE FOIRE

Longtemps boudé par les musées et galeries, l'art brut a désormais le vent en poupe. Pour preuve, le nombre d'expositions consacrées cet automne à cette forme d'art marginal qui a vu le jour dans les asiles, les prisons, la rue, les hôpitaux et chez nombre de créateurs autodidactes anonymes. Le LaM confronte ses collections d'art brut avec des œuvres d'art moderne et contemporain, signées Dubuffet, Miró, Klee ou Sol LeWitt, pour un dialogue transdisciplinaire des plus féconds. Puis c'est au tour de la Maison rouge de dévoiler une sélection de la collection Bruno Decharme, la plus grande au monde. La Halle Saint Pierre inaugure de son côté le deuxième volet de sa série consacrée à l'art brut, avec un panel représentatif de la collection

De Stashof, dont les œuvres viennent du monde entier. Enfin, pour parachèvement ce parcours extrabrut, il faudra se rendre à la deuxième édition de l'Outsider Art Fair, organisée en off de la Fiac. **D.B.**

«**L'autre de l'art**» du 3 octobre au 11 janvier
LaM · 1, allée du Musée · 59650 Villeneuve-d'Ascq
03 20 19 68 88 · www.musee-lam.fr

«**Collection abcd / Bruno Decharme**» du 18 octobre au 18 janvier · La Maison rouge · 10, boulevard de la Bastille
75012 Paris · 01 40 01 08 81 · www.lamaisonrouge.org

«**Sous le vent de l'art brut 2 - Collection de Stashof**» du 17 septembre au 4 janvier · Halle Saint Pierre
2, rue Ronsard · 75018 Paris · 01 42 58 72 89
www.hallesaintpierre.org

2^e Outsider Art Fair du 23 au 26 octobre · Hôtel Le A
4, rue d'Artois · 75008 Paris · <http://fr.outsiderartfair.com>